

LE MIROIR.

TROISIÈME LETTRE.

Oh ! bonne Anais, que de nouvelle à t'apprendre, et combien dans cette vie il se passe de choses inconnues!... Voici ce qui m'est arrivé ; et, en te racontant, des larmes s'échappent comme par miracle de mes yeux éteints.

Quelques jours après mon entrevue avec l'étranger que j'appelle *mon* j'étais descendue dans le jardin, *miroir*, appuyé sur les bras de ma mère, quand on l'appela avec précipitation. Il me sembla que la domestique, en se pressant d'accourir, avait dans la voix quelque chose d'ému et de sacré.

—Qu'y a-t-il, mère ? demandai-je, troublée malgré moi.

—Rien ma fille, quelque visite sans doute. Dans notre position de fortune, on se doit à la société.

—En ce cas lis-je en l'embrassant, je ne te retiens plus ; va rendre avec ta bonne grâce habituelle les honneurs de ce salon où je fais éternellement tapisserie.

Ma mère posa deux lèvres glacées sur mon front, puis j'entendis ses pas qui faisaient au loin crier le sable des allées.

A peine avait-elle disparu qu'il me sembla voir deux voisins, deux ouvriers qui causaient entre eux, se croyant seuls. Tu le sais, Anais, lorsque le Créateur nous prive d'une de nos facultés, il semble, pour nous consoler, rendre plus précises toutes les autres : l'aveugle a l'ouïe plus exercée que celui dont le regard perce l'espace... Je ne perdîs pas un mot de l'entretien, bien qu'il eût lieu à voix basse ; et voici ce qu'ils disaient :

—Cette pauvre famille, quelle misère ! Encore les huissiers.

—Et la demoiselle qui ne se doute de rien !

—Elle ne sait pas que l'on profite de son aveuglement pour faire son bonheur.

—Comment cela ?

—Sans doute : tout ce que sa main touche est d'acajou et de velours ; seulement le velours est rapé et l'acajou dévorni. A table, elle savoure les délicatesses du goût sans s'apercevoir, l'innocente, que la misère domestique lui est cachée et qu'à côté de cette même table, son père et sa mère mangent presque toujours du pain sec.

Oh ! Anais, comprends-tu ma peine, mes émotions, mon trouble ? On a exploité ma cécité au profit de mon bonheur ; on m'a créé dans les té-

nèbres que j'habite un luxe, un confort pour moi seule ; on m'a donné le superflu aux dépenses nécessaires... Oh ! c'est le comble du dévouement et de la délicatesse, et tous les trésors que peut contenir un cœur reconnaissant ne peuvent acquitter cette dette imprescriptible.

Je n'ai dit à personne que j'avais surpris ce triste et charmant secret : ma mère serait désolée d'apprendre que tous ses soins pour me cacher sa pénurie auront été inutiles. J'affecte encore une croyance sincère dans l'état florissant de notre maison ; mais j'ai résolu de la sauver.

M. de Sauves, c'est ainsi que se nomme mon amoureux, est revenu me voir, et, Dieu me pardonne ! je me suis mise à faire avec lui la coquette.

—Avez-vous toujours, lui ai-je dit, la même vénération pour moi !

—Oui me dit-il. Je vous aime parce que vous êtes belle, d'une beauté distinguée, chaste et modeste.

—Comment est ma taille ?

—Élégante, souple comme une liane.

—Ah ! Et mon front ?

—Grand et uni comme l'ivoire, qu'il éclipe.

—Vraiment ?

Et je me suis mise à rire.

—Qui vous rend si gaie ?

—Une réflexion : c'est que vous êtes mon miroir, je me vois dans vos paroles ..

—Je voudrais, chère enfant, qu'il en fût toujours ainsi.

—Vous consentiriez donc ? ..

—A être votre miroir fidèle, et à réfléchir toutes vos qualités, toutes vos vertus. Consentez à devenir ma femme ; j'ai quelque fortune, rien ne vous manquera, et je veillerai attentivement à ce que vous soyez heureuse.

A ces mots, je songeai à mes parents que mon mariage allégerait d'une charge immense, et dont les misères seraient dissipées par les secours et l'influence d'un gendre aisé.

—Si je consentais à vous épouser, répondis-je, votre amour-propre d'homme souffrirait, je ne pourrais vous voir.

—Hélas ! fit M. de Sauves, je vous dois une confession.

—Parlez.

—Je suis un enfant disgracié de la nature sous le rapport physique : je n'ai ni le charme du visage, ni l'éclatante pureté du teint, ni la noblesse de la démarche : pour comble de malheur, un fléau aujourd'hui rendu impuissant par l'application universelle de la vaccine m'a silonné les joues sans pitié... Vous le voyez, en épousant une aveugle, je fais preuve d'égoïsme, je manque d'humilité.

Je lui tendis la main.

Je ne sais si vous êtes trop sévère pour vous-même, mais je vous crois

bon et sincère : prenez-moi donc telle que je suis, rien du moins ne distraira ma pensée de la vôtre, votre amitié sera une oasis dans le désert de ma nuit.

Fais-je bien ?—Fais-je mal ?—Je l'ignore chère Anais, mais je viens en aide à mes parents ; j'ai peut-être trouvé à tâtons la bonne route.

Je remercie ta bonne amitié des compliments et des félicitations dont ta lettre est remplie.—Oui, je suis mariée depuis deux mois et je me trouve la plus heureuse des femmes, je n'ai rien à désirer : idolâtrée par mon époux, chérie par mes parents, qui ne m'ont pas quittée, je ne regrette pas la vue, puisqu'Edmond voit pour nous deux.

Le jour de mon mariage, mon miroir, c'est ainsi que j'appelle, a réfléchi avec complaisance mon onction de jeune mariée : grâce à lui, j'ai su que la robe de crêpe était bien faite et que la couronne d'orange ne penchait pas trop sur le côté. Trouve-moi beaucoup de miroirs grossissants ou de glaces de Venise d'une semblable fidélité !

—Quand je vous regarde, m'a dit Edmond, je ne parle pas seulement, je réfléchis...

—Sans calembour ? ai-je objecté.

Le soir, nous nous promenons ensemble dans les jardins et il me fait admirer les fleurs par leur parfum, les oiseaux par leur chant, les fruits par leur goût et la douceur de leur contact.—Parfois nous allons au théâtre, et là encore il reproduit, par son esprit, tout ce que mes yeux fermés ne peuvent voir.—Oh ! que m'importe sa laideur ! je ne sais plus ce qui est beau ou ce qui est laid, mais je sais ce qui est affectueux et bon.

Au revoir donc chère Anais, réjouis-toi de mon bonheur !...

(La suite au prochain numéro.)

Propreté.—Le meilleur moyen d'éviter les maladies des poumons, des reins et de la peau est de tenir cette dernière dans un état de propreté scrupuleux par des lavages et des bains fréquents. Aucune drogue ne peut égaler ce simple remède pour l'efficacité.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jundis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an..... \$0.50
Six mois..... 0.25
Un numéro..... 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170½ rue Sparks, Ottawa.